

Chronique culturelle octobre 2017

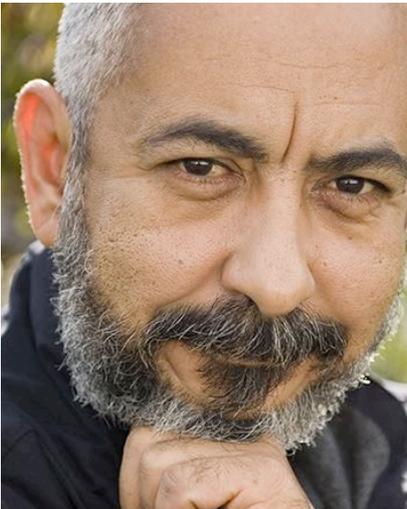
Irma reporte la Biennale de la Havane, Leonardo Padura aime le baseball, une nouvelle star de la chanson cubaine, expositions d'art cubain en Allemagne et en France.

▲ *La 13^{ème} Biennale* Internationale d'art contemporain de La Havane reportée en 2019



Le Conseil National des Arts Plastiques et le Centre d'Art Contemporain Wilfredo Lam a pris cette décision, en raison des dommages causés par l'ouragan Irma dans de nombreuses institutions culturelles (elle était initialement prévue pour décembre 2018). Quel que soit le mois choisi en 2019, la Biennale se situera dans l'année anniversaire des 500 ans de la ville de La Havane, ce qui lui donnera une importance particulière.

▲ *Padura* : « On peut expliquer Cuba sans les écrivains, sans les peintres, mais impossible sans les joueurs de baseball et les musiciens ».



Il n'y a pas un des 250 interviews par an, auxquels Padura répond, où on ne lui pose jamais la question : « *Pourquoi durant toutes ces années, êtes vous resté à Cuba ?* » Curieuse question tout de même. La poserait-on à un écrivain français tels que Le Clézio ou... Modiano par exemple ?

Avec sa politesse habituelle, Padura continue de répondre : « *je m'intéresse beaucoup aux conflits des cubains à travers l'histoire, mais surtout je m'intéresse au présent. La connexion avec Cuba est importante pour moi. Je vois le passé comme un outil de compréhension du présent* »

Dans un entretien récent à la télévision brésilienne où il est interrogé sur la situation sociale à Cuba il répond : « *c'est vrai qu'à Cuba il y a de la pauvreté, on ne peut le nier, mais personne ne meurt de faim. Il y a plus de gens qui dorment dans la rue dans un quartier de Sao Paulo que dans toute l'île de Cuba* ».

Quant à son amour du baseball, il y voit une lecture de la société : « *D'un point de vue historique, il me semble que l'origine du succès du baseball était une façon de se distinguer du colonialisme espagnol. je crois que Cuba peut raconter son histoire sans parler de ses écrivains, de ses peintres ou de sa gastronomie, mais on ne peut en parler sans parler de ses musiciens et de ses joueurs de baseball* ». Pendant longtemps, on a cru que les joueurs de baseball étaient tous blancs, les musiciens tous noirs. Je rappelle que la ligue professionnelle cubaine a admis dès 1900 les premiers joueurs noirs, tandis qu'aux USA ce n'est qu'en 1948 que les joueurs noirs sont entrés dans les grandes lagues ».

▲ *Yadira Ferrer*, une nouvelle star de la chanson cubaine, à Dax.



Promis aux trombes d'eau, le Festival « Toros y Salsa » joué les 8, 9, 10 septembre à Dax (dans les Landes) s'annonçait maussade. La soirée du samedi fut illuminée par la chanteuse cubaine Yadira Ferrer, retenant les mélomanes tard dans la nuit.

Un samedi soir dans les Landes. Les giboulées de septembre avaient rythmé la journée. Il faisait froid. La corrida avait une heure de retard, repoussant d'autant le début des concerts. Les balances s'éternisaient. Les techniciens s'évertuaient à protéger le matériel de la pluie qui revenait. Le moral dans les chaussettes, on se demandait si le concert aurait bien lieu. Vers vingt-et-une heures apparaît le directeur musical du festival. François

Charpentier n'est pas peu fier de sa découverte, la chanteuse cubaine Yadira Ferrer, que le public dacquois avait déjà apprécié au côté de Bloqué 53 et Banda Ashé.

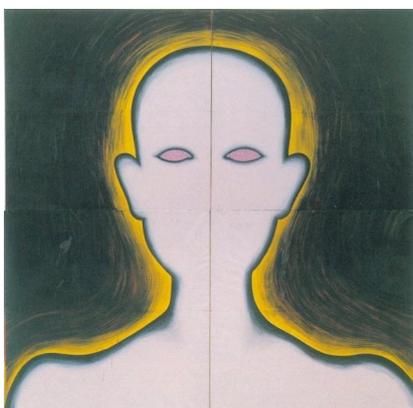
Robe immaculée, Yadira se présente au public radieuse, un peu intimidée. Le petit foulard bleu qu'elle a noué autour de son cou rappelle la fraîcheur des températures. Yadira entame un chant yoruba. Les spectateurs sont bouche bée. Tout le monde s'échange un regard entendu. C'est du lourd. La chanteuse s'installe à son clavier positionné face au public. C'est parti pour une heure trente de jazz afro-cubain de haute volée. Un répertoire original, très jazz, admirablement exécuté.

C'est jazz, cubain, soul, yoruba

Dans l'assistance le silence est religieux, pour le moins inhabituel un samedi soir à « Toros y Salsa ». L'univers musical de la Cubaine est sophistiqué. La palette est large. C'est jazz, c'est cubain, soul, yoruba... Yadira Ferrer s'inscrit dans une nouvelle génération de musiciens cubains (Pedrito Martinez, Daymé Arocena, Danay Suarez...) qui n'hésitent pas à intégrer dans leur jazz toutes leurs influences jusqu'aux plus pops. De retour dans une nouvelle robe, Yadira interprète Quizas seule au piano. La pluie reprend. Comment ne pas penser à La Havane qu'on découvrira le lendemain noyée sous les eaux ? Le final, La Vida Real se transforme en une salsa à la limite de la timba. Clameur du public. « Toros y Salsa » vient d'être sauvé des eaux par la déesse Yadira.

(Source : Yannick Le Mainte, site Mundo Latino)

▲ *Art X Cuba / contemporary perspectives from 1989* : Les 30 ans d'une collection d'art cubain



A Aachen, du 8 septembre 2017 au 18 février 2018, la Ludwig Foundation (qui se consacre à la promotion de l'art cubain) propose cette belle rétrospective, une promenade dans la collection de Peter et Irene Ludwig.

Des artistes de la génération « periodo especial » aux plus contemporains Yoan Capote, Susana Pilar Delahante Matienzo, Felipe Dulzaides, Ariamna Contino, Adrián Fernández Milanés ou encore Celia & Yuniór...

Cela mérite une petite escapade à en Rhénanie du Nord – Westphalie.

▲ *Paris : Jesse A. Fernandez / Une oeuvre* : Un regard cubain à New York



Du 6 octobre au 18 novembre, la galerie David Guiraud expose Jesse A. Fernandez (La Havane 1925 – Paris 1986), un photographe entre Cuba et New York, Palerme et Mexico, mais toujours en noir et blanc.

Outre son travail dans les rues de New York, il a été le portraitiste d'une génération d'artistes : Carlos Fuentes, Bunuel, Eartha Kitt... et témoin de quelques épisodes des luttes dans la Sierra Maestra en 57-58.

Galerie David Guiraud, 5 rue du Perche , 75003 Paris